

XINRAN

Parlez-moi d'amour

Traduit de l'anglais
par Françoise Nagel



Éditions Picquier

Avant-propos

Pourquoi j'ai écrit ce livre

Un matin de février 2012, mon mari, Toby Eady, et moi sommes allés nous promener dans Kensington Gardens. Un petit air printanier flottait déjà dans le vent. Les premiers rayons du soleil dansaient dans les arbres, baignant de lumière les bourgeons en sommeil hivernal. Au sol, un coin de verdure montrait le bout de son nez. Les perruches batifolaient, saluant ici leurs voisines les corneilles, là, les mouettes de passage. Il émanait de toute la scène une sensation palpitante de vie. Toby et moi marchions sur l'allée étroite, en silence, main dans la main, n'osant parler de peur de troubler la tranquillité des oiseaux.

J'ai toujours aimé les oiseaux. Enfant, j'observais avec émerveillement les différentes espèces qui venaient rendre visite aux arbres fruitiers du jardin de ma grand-mère. Certains construisaient même leur nid dans les branches les plus hautes. Puis ils ont disparu, peut-être incapables de

supporter le chaos dans lequel le monde humain en dessous avait sombré. Ce n'est que dans les années 1980, alors que je travaillais à la campagne en ma qualité de journaliste, que les oiseaux ont de nouveau attiré mon attention. Seulement, cette fois, ils cuisaient dans les marmites des paysans. « Il n'y a pas assez de rations alimentaires. Notre seule chance de survivre est de manger tout ce qu'on peut attraper », m'expliqua-t-on d'un air accablé.

C'est vrai, on ne trouvait plus d'oiseaux en Chine que dans les recettes de cuisine, les contes et les peintures anciennes.

Il y a, devant le palais de Kensington, un étang que je me plais à considérer comme mon « Lac des cygnes » personnel. Là, les grands oiseaux blancs se mêlent aux petits-fils et aux petites-filles de la reine Victoria depuis des générations, perpétuant eux aussi leurs propres lignées. La nuit, la maison royale offre de grands dîners aux chandelles à ses invités d'honneur venus du monde entier ; à l'aube, les eaux du lac frémissent en accueillant le retour des cygnes et des oiseaux migrateurs. Les Chinois prétendent que le caractère d'une personne est inexplicablement lié à son environnement. Je crois qu'il en est de même pour les oiseaux. Cela dit, j'ai honte d'avouer que je ne suis capable d'identifier qu'un très petit nombre d'espèces. A part les cygnes, les canards mandarins et les mouettes, je ne connais que les pigeons – ces oiseaux qui semblent avoir toujours été là et toujours en quête d'amour.

Ce jour-là, en longeant les berges de l'étang, nous observions les oiseaux qui s'arrêtaient en passant pour prendre leur petit-déjeuner et leur bain matinal. Trois pigeons en particulier retinrent mon attention. Une jeune demoiselle fouillait les bords de l'eau à la recherche de nourriture, suivie de deux mâles importuns, qui ne lui laissaient pas un moment de répit.

— Ils ne sont pas comme nous, n'est-ce pas ? Chez les pigeons, on dirait que ce sont surtout les mâles qui se montrent agaçants, dis-je à Toby.

— Ils parlent d'amour, m'expliqua Toby en me donnant un baiser sur le front.

— *Talking love* ? Vous avez cette expression en anglais ?

— En anglais, on dit plutôt *dating*, « sortir ensemble », ou *falling in love*, « tomber amoureux ». Mais il n'y a pas de règles – il n'y a que ce que l'on exprime et ce que l'on comprend. Le langage se construit simplement autour de ça. Il en va de même pour les êtres humains comme pour tous les êtres vivants. Est-ce que cette expression, « parler d'amour », a quelque chose de spécial en chinois ?

Est-ce que cette expression, « parler d'amour », a quelque chose de spécial en chinois ? Cette phrase m'avait frappée. J'en restai pantoise.

— La civilisation chinoise cinq fois millénaire a subi maints bouleversements au cours du siècle passé. N'est-il pas possible que, face à la guerre et aux chamboulements culturels, les relations amoureuses aient aussi changé ?

Toby ne se formalisa pas de ce que j'avais éludé sa première question et passa simplement à une autre. Nous nous connaissons depuis plus de vingt ans et, pendant tout ce temps, ses questions m'ont non seulement plongée dans un océan infini d'interrogations à propos de la Chine mais également poussée dans les recoins les plus reculés de mes propres connaissances.

Ce soir-là, à la maison, j'ai commencé à faire des recherches sur l'expression chinoise 谈恋爱 *tán liàn ài* (« parler d'amour ») et sur la manière dont sa signification avait évolué au fil du temps.

Dans une culture qui proscrivait tout contact physique entre les hommes et les femmes, « parler d'amour » est une locution moderne, définie comme suit par le dictionnaire chinois :

« Parler d'amour » est une forme d'activité sociale. Elle consiste à entretenir un sentiment amoureux ou une relation fondée sur l'amour. Il s'agit essentiellement d'un échange entre deux parties. En général, si cet échange est réussi, les deux personnes concernées se marient, vivent ensemble et élèvent la génération suivante. Les obligations morales impliquées sont les suivantes : premièrement, respecter l'égalité au sein du couple ; deuxièmement, assumer ses responsabilités ; troisièmement, s'aimer avec humilité.

Cette définition officielle m'a longtemps laissée en proie à un vide glacial. Le fondement de la relation dont il est question quand on

« parle d'amour », c'est l'amour, et les sensations et sentiments qu'il suscite sont réels et vivaces. Alors comment cette explication pouvait-elle présenter cette relation comme totalement dénuée d'émotion ? Je me suis prise à rêvasser devant l'ordinateur : d'un coup de baguette magique, l'expression « parler d'amour » ouvrait une caverne mystérieuse dans mon esprit, enveloppée dans les brumes de l'histoire, emplie de ses cris silencieux et des tragédies d'innombrables âmes en peine – quatre générations de Chinoises du siècle passé, leurs amours interrompues, ignorées, oubliées, prenant la poussière.

Au cours des jours qui suivirent, tout en flânant dans le parc, Toby et moi avons longuement évoqué les histoires d'amour de nos ancêtres respectifs. Toby connaît parfaitement l'histoire de sa famille, alors que ce que je sais de mes grands-parents et de mes parents ressemble plutôt à une page blanche. La mère de Toby, la romancière Mary Wesley, a écrit sur sa famille en toute transparence, parlant de ses aventures amoureuses de grande bourgeoise bohème avec sincérité et courage, léguant aux générations futures le témoignage de son histoire – qui n'appartient qu'à elle –, avec pour toile de fond une époque des plus tumultueuses. De mon côté, en revanche, j'ignore totalement comment mes grands-parents se sont mariés et comment mes parents se sont rencontrés. Il ne me reste que les menus détails contenus dans les documents que chaque Chinois

est tenu de conserver. Tout ce que je connais, c'est l'histoire des autres, ayant, en plus de trente ans d'entretiens et de recherches sur les femmes chinoises, accumulé une documentation abondante et unique en son genre. Pourtant, même si mes investigations ont confirmé la véracité de ces récits, j'ai encore du mal à croire à bon nombre d'entre eux.

Toby semblait avoir lu dans mes pensées.

— Les livres de ma mère m'ont beaucoup appris sur l'histoire de ma famille, mais ils m'ont également montré que de nombreuses personnes partageaient et comprenaient la solitude et les non-dits familiaux évoqués dans ses romans. Ma chérie, tu devrais tirer de l'obscurité ces récits d'amour chinois et en éclairer l'histoire. Tu feras ainsi découvrir aux jeunes de Chine et du monde entier cet aspect de l'humanité, aussi beau qu'inattendu.

Comme toujours, Toby m'encourageait.

— Il faut que le monde connaisse le côté émouvant de l'histoire chinoise, pas seulement la croissance de son économie ou les réalités de sa politique. Tu devrais t'employer à recueillir ces récits avant que la génération de ta mère ne disparaisse.

A peine avais-je achevé la rédaction de *L'Enfant unique* en 2012, qu'il me tardait déjà de commencer à rassembler des histoires d'amour chinoises. A ce moment-là, j'ignorais que l'écriture de ce livre non seulement m'entraînerait au

plus profond de cette mystérieuse caverne, mais me rapprocherait de ce que ma mère avait vécu et dont elle n'avait jamais parlé, ni à mon frère ni à moi. Chaque fois que, bouleversée, j'appelais ma mère pour lui demander de confirmer le dernier récit recueilli au cours de mes interviews, elle me répondait, impassible :

— Oui, c'est vrai. C'était notre jeunesse... Il n'y a pas de quoi s'offusquer. Quand il le fallait, nous pouvions renoncer à tout pour nos idéaux : famille, amoureux, enfants, notre vie même... Ce n'est pas parce que tu l'ignorais que ça ne se passait pas ainsi. A notre époque, beaucoup de gens se mariaient non par amour ou par affection, mais par compatibilité révolutionnaire. Notre conception du sexe, des sentiments, de l'amour était très différente de la vôtre et de celle des jeunes de maintenant. Beaucoup de couples ne faisaient que parler d'amour, ils ne l'ont jamais connu ni osé suivre leurs sentiments...

Les paroles de ma mère me laissaient sans voix.

J'ai interviewé plus de trois cents Chinoises et publié sept livres basés sur ces entretiens, mais jamais encore je ne m'étais rendu compte combien les Chinoises avaient changé dans leur manière de concevoir les relations sexuelles, les sentiments et l'amour. Est-il possible qu'une notion culturelle collective ait changé du tout au tout en l'espace de deux générations ? Au cours du siècle passé, la Chine a connu la guerre et de

grands bouleversements politiques, mais nous partageons toujours la même culture, les mêmes racines et les mêmes ancêtres. Alors comment l'époque actuelle a-t-elle pu élaborer une nouvelle représentation du sexe, des sentiments et de l'amour en si peu de temps ? En 2013, j'ai emporté mes doutes, ma curiosité et mes préoccupations à Pékin et je me suis attelée à l'écriture de ce livre. Finalement, je suis sortie de ces quatre années de travail acharné avec l'histoire de quatre générations d'une famille chinoise. En reposant mon stylo, j'ai senti que ce livre m'avait également rapprochée de ma mère. Je suis peut-être encore de l'autre côté de la rivière, mais je distingue à présent, plus clairement que jamais auparavant, ce qu'a été sa vie.

Et je tiens à préciser que, depuis ce voyage en Chine, je vois de plus en plus d'oiseaux sautiller parmi les jeunes pousses qui bordent les allées de nos promenades.

Première partie

L'histoire de Rouge : le plafond à témoin

Peu après la publication de *Mémoire de Chine*, j'ai reçu un appel plutôt inattendu d'une amie de la famille.

— Xinran ! Je viens juste de commencer ton nouveau livre. Il y a quelque chose dont je dois absolument te parler...

Depuis un an, je travaille dans une maison de retraite. Je m'occupe d'anciens cadres âgés et de leurs familles. Dernièrement, l'un des vieux officiers dont je prends soin est tombé gravement malade. Conscient qu'il lui restait peu de temps à vivre, il m'a fait part de ses dernières volontés : l'une d'elles était que nous nous rendions chez lui, l'autre que nous accédions à une requête de sa femme.

Après sa mort, donc, je suis allée, avec un autre membre du personnel, rendre visite à sa veuve dans la maison qu'ils avaient habitée ensemble pendant Dieu sait combien d'années.

Mon collègue n'a pas arrêté de ronchonner tout le long du chemin, de se plaindre de ce que les femmes jouissaient de privilèges particuliers, disant que, depuis dix ans qu'il travaillait dans cette maison de retraite, il n'avait jamais été invité chez le vieux couple.

Mais, en réalité, personne ne l'avait jamais été. Les gens qui venaient apporter le courrier ou les cadeaux du Nouvel An étaient priés de les laisser devant la porte. Même quand l'un des deux époux avait besoin de soins médicaux, ils attendaient toujours l'ambulance dehors. Derrière leur dos, les membres plus jeunes de leur unité de travail les traitaient de « vieux excentriques solitaires ».

Xinran, figure-toi que lorsque nous sommes entrés, il n'y avait absolument rien dans la maison. Pas la moindre trace de vie, rien qui ait le plus petit intérêt. Nous n'avons pas osé rester trop longtemps, et au bout de quelques minutes de bavardage poli, nous nous sommes apprêtés à prendre congé. Au moment où nous partions, la vieille dame nous a remerciés d'avoir exaucé le dernier vœu de son mari, puis, très discrètement, elle m'a glissé une enveloppe rose dans la main.

— Son autre souhait est inscrit à l'intérieur, m'a-t-elle dit avec calme.

L'enveloppe était cachetée. A l'évidence, elle ne voulait pas que je l'ouvre tout de suite.

Sur le chemin du retour, mon collègue n'a parlé que de cette enveloppe et de ce qu'elle pouvait

bien contenir. Mais au recto, dans une très belle calligraphie, étaient écrits les mots suivants :

*Si le printemps n'est pas encore venu,
les fleurs n'écloront pas.
Sauf si vous avez reçu cette lettre,
vous ne l'ouvrirez pas.*

Ce n'est qu'une fois rentrée chez moi, le soir, que j'ai enfin trouvé une minute de tranquillité. Dans l'enveloppe, il n'y avait qu'une feuille de papier à lettres, joliment imprimée d'un motif de roses rouge doré. Dessus, une seule phrase :

*S'il vous plaît, prenez-moi un rendez-vous
chez un gynécologue pour un test de virginité.*

Han Anhong

Un test de virginité ? J'ai cru avoir mal compris. Alors je suis allée chercher l'annuaire interne et j'ai appelé le numéro de la vieille dame. A l'autre bout du fil, elle m'a répondu d'un ton catégorique :

— Oui, c'était bien l'autre dernière volonté de mon mari : que je fasse un test de virginité.

— Et vous, c'est aussi ce que vous souhaitez ? ai-je demandé.

Après tout, il s'agissait de son corps à elle, pas de celui de son mari.

— Oui, je le veux. Je désire, pour nous deux, tourner la page.

— Tourner la page ? Je ne suis pas sûre de comprendre...

— Oui, mettre un point final. Veuillez prendre les dispositions nécessaires, je vous prie. Ensuite, nous pourrons parler. Merci, et bonne nuit.

Et sur ce, elle a raccroché.

Peu après, conformément au vœu de son mari, j'ai emmené la vieille dame au centre hospitalier de l'Armée populaire de libération pour un examen gynécologique. Quand j'ai vu les résultats, je n'en ai pas cru mes yeux. L'hymen de la vieille dame s'était atrophié, mais il n'y avait pas trace d'une quelconque activité sexuelle.

Elle n'avait donc jamais eu de relations sexuelles avec son mari ?

Xinran, tout le monde savait que le vieux couple n'avait pas d'enfant, mais je n'arrive pas à comprendre qu'en soixante et un ans de mariage ils n'aient jamais eu de rapports sexuels. Serais-tu d'accord pour l'interviewer ? Je pourrais faire les présentations. Il faut tout de même savoir que ces gens étaient quelque peu originaux ; pas du tout le genre à participer aux manifestations organisées par la collectivité ni à bavarder avec leurs voisins, encore moins à inviter des gens chez eux. Du coup, il est difficile de dire si la vieille dame acceptera ou pas.

*

Depuis que je suis devenue animatrice d'une émission de radio en 1989, j'ai interviewé plus de trois cents femmes chinoises. J'ai ainsi pu

observer de quelle manière leurs vies et leurs amours avaient été en grande partie déterminées par des forces extérieures. Il ne m'a pas fallu longtemps pour voir se dégager un schéma très net dans la façon dont lesdites forces extérieures changeaient en fonction de l'âge de ces femmes : celles de la génération de mes grands-parents avaient souvent été contraintes par leurs parents d'accepter des mariages arrangés, alors que ce sont les bouleversements politiques qui ont façonné la vie amoureuse des gens de l'âge de mes parents. Quant aux femmes de ma propre génération, il semble que ce soit l'argent qui ait joué un rôle moteur dans leur quête d'un mari.

Bon nombre de leurs histoires se sont terminées de façon tragique – j'ai même entendu dire que des femmes de la campagne s'étaient suicidées pour venir en aide à leur famille –, mais pendant tout le temps que j'ai animé cette émission, je n'ai jamais entendu une histoire comme celle que l'on venait de me raconter. Sans une seconde d'hésitation, j'ai demandé à mon amie de faire tout son possible pour me mettre en contact avec ce personnage étonnant.

*

Dès le lendemain de mon arrivée en Chine, j'entrepris d'organiser la visite que je comptais rendre à la vieille dame.

La prise de contact, cependant, ne fut pas des plus facile. Notre première conversation téléphonique dura moins de deux minutes, la vieille dame refusant poliment mais fermement de me parler. Il semblait tout à fait exclu qu'elle m'invite chez elle.

Dans *Mémoire de Chine*, j'ai exploré la vie des hommes et des femmes des deux premières générations de la Chine moderne – ceux qui sont nés avant 1950 – et je me suis aperçue que la plupart d'entre eux avaient été des témoins silencieux et passifs du monde qui les entourait. Cela ne résultait pas seulement de l'époque tumultueuse qu'ils avaient vécue, cela découlait aussi d'anciennes coutumes juridiques.

Le principe de culpabilité par association était l'une des particularités les plus notables de la loi chinoise ancienne. Parents et associés d'un criminel étaient tenus pour responsable des crimes commis, au même titre que le coupable lui-même, ce qui non seulement déterminait une loyauté farouche au sein des groupes et des familles, mais engendrait aussi une sorte de « conscience de clan », selon laquelle personne n'osait parler de peur de se voir impliqué. Cette notion de responsabilité collective s'est tellement enracinée dans la culture chinoise qu'elle a influé de manière profonde et durable sur le comportement des Chinois, les rendant par nature prudents et réticents à s'affirmer, par crainte des conséquences.

Cette « conscience de clan » a résisté aux grandes perturbations sociales et politiques du xx^e siècle en Chine – effondrement de la dynastie Qing, chaos de l'époque des Seigneurs de la guerre, guerre sino-japonaise, guerre civile et révolution communiste – car, dans la confusion indescriptible de ces périodes, le pays n'a jamais donné aux Chinois la possibilité de prendre « conscience » d'eux-mêmes en tant qu'individus ni de parler de leurs propres sentiments.

C'est seulement après l'extension de la politique de « Réforme et Ouverture » à travers toute la Chine dans les années 1980 que les Chinois ont senti que des portes commençaient lentement à s'entrouvrir – entre la Chine et le reste du monde, entre le passé de la Chine et son présent, entre les individus et le gouvernement, et même au sein des familles.

Or cela ne signifie pas que les Chinois pensent et agissent forcément comme tout le monde. La circonspection et la retenue régissent l'expression publique chinoise depuis si longtemps qu'une quarantaine d'années ne sauraient suffire à apporter des changements significatifs, si bien que la liberté de parole en Chine est toujours restreinte par l'ignorance et la peur.

Les Chinois de ces dernières générations ont enfermé dans leur mémoire les traumatismes qu'ils ont vécus. Pour leur faire raconter ce dont ils ont été témoins, il faut d'abord trouver un moyen de les aider à ouvrir les cages de leurs souvenirs. Ce

qui n'est pas une tâche aisée. Mais trente années passées à interviewer, écouter, étudier et chercher à comprendre ont renforcé ma résolution. S'ils peuvent témoigner de toute une vie d'histoire de la Chine, je peux bien, moi, patienter quelques jours, quelques mois, voire quelques années.

Après que je lui eus présenté ma requête par téléphone à de multiples reprises, la vieille dame commença à faire marche arrière.

— Laissez-moi y réfléchir, d'accord ?

— Bien sûr, lui répondis-je. Je reviens en Chine deux fois par an. Je suis toute disposée à attendre jusqu'à mon prochain voyage, ou la fois suivante, ou même celle d'après. Je recueille ce genre de récits oraux dans l'intérêt des jeunes générations, afin de leur permettre de mieux comprendre la vie de leurs aïeux et l'histoire de la Chine moderne. Après un siècle de chaos et de bouleversements dans notre pays, les documents historiques font cruellement défaut et sont soumis à une vision déformée du passé imposée par le gouvernement. Chaque personne fait partie de l'héritage de son peuple et de son pays. Nous devons transmettre une vue panoramique de l'Histoire, à la fois complète et pittoresque.

Lorsque j'eus fini de parler, la vieille dame énonça d'une voix douce :

— Il faut beaucoup de force pour ouvrir une porte aussi lourde.

Je compris aussitôt de quelle « force » elle parlait. Il s'agissait de cette forme de courage qui est devenue partie intégrante de la vie quotidienne des Chinois âgés – les pensées qui hantent leur esprit pendant la journée et leurs rêves pendant la nuit –, le courage de s'accepter soi-même et d'accepter sa place dans l'Histoire.

Une fois que j'eus raccroché, je me dis que, finalement, réaliser cette interview pendant mon séjour n'était peut-être pas faisable. J'entrepris donc de remplir mon agenda de rendez-vous professionnels et rencontres avec des amis.

Aussi fus-je plutôt surprise lorsque le lendemain matin, vers onze heures trente, je reçus un coup de téléphone de la vieille dame. Elle me demanda de la retrouver le jour même, à deux heures de l'après-midi, pour prendre le thé au dernier étage d'un centre commercial près de chez elle. Dès que nous eûmes convenu que mon amie passerait la chercher pour l'emmener là-bas, je m'empressai d'expédier une série de messages d'excuses pour annuler tous mes autres engagements de la journée.

*

Au cours de toutes ces années où j'ai mené ce genre d'entretien, je me suis fixé quelques règles élémentaires. Tout d'abord, je m'impose d'arriver en avance au rendez-vous afin de me familiariser avec l'environnement. Ensuite, je jette un

œil sur les plats et boissons qui figurent sur la carte. Enfin, je choisis – ou, si nécessaire, j’attends que se libère – une table isolée, à l’abri des regards, de sorte que la personne avec laquelle je vais m’entretenir se sente parfaitement à l’aise et n’ait pas à s’inquiéter de ce qui se passe autour d’elle.

La grande majorité des Chinois âgés ne savent pas ce que c’est que de vivre libre, bien dans sa peau. Tout ce qu’ils ont connu, c’est la peur et l’abnégation. Ils ne supportent pas que des inconnus les voient exprimer ouvertement et de façon indue leurs émotions, car des années d’expérience leur ont appris que cela pourrait être utilisé contre eux, comme la preuve d’un caractère instable, irrespectueux, voire malhonnête.

Ce jour-là, j’eus beaucoup de chance. Dans le salon de thé où nous étions convenues de nous rencontrer, les deux femmes d’âge mûr assises à la table que je lorgnais eurent tôt fait de débarasser les lieux. Je m’installai, commandai du thé *biluochun* et attendis. Observer et chercher à me faire une idée précise de mon environnement sont, pour moi, une autre manière d’explorer et d’analyser le fonctionnement de la société. La Chine se développe à un rythme tellement ahurissant que chaque fois que j’y retourne – deux fois par an –, j’ai l’impression d’être une vieille femme hagarde courant derrière son petit-fils pour tenter en vain de le rattraper !

De mon poste d'observation dans le salon de thé, je pouvais voir d'un seul coup d'œil la marée humaine qui entrait dans les boutiques environnantes et en ressortait, le genre de foule grouillante typique des galeries marchandes de toutes les grandes villes de Chine. En règle générale, ces centres commerciaux se ressemblent tous...

Les niveaux trois à cinq des sous-sols abritent des parkings assez grands pour accueillir un millier de véhicules. C'est important, car dans la Chine d'aujourd'hui les citadins qui ne conduisent pas sont méprisés. Même si leur bureau ne se trouve qu'à cinq cents mètres de chez eux, ils prennent leur voiture pour se rendre au travail, par peur de « se dévaloriser » ou de « perdre la face ». Il n'y a donc rien d'extraordinaire à voir une famille de trois personnes disposer de trois véhicules.

Entre les troisième et cinquième niveaux de ces centres commerciaux, l'espace est dédié aux magasins, où des marques étrangères aux prix exorbitants incitent les *fuerdai* – les enfants de nouveaux riches – à suivre les dernières « tendances mondiales de la mode ». En même temps, ces boutiques donnent aux gens ordinaires – qui ne peuvent qu'admirer sans jamais être en mesure de s'offrir leurs marchandises – un aperçu de ce qu'est la vie en dehors de la Chine.

Les niveaux supérieurs sont en général réservés à la restauration et aux divertissements. C'est là

que se trouve le paradis de M. et Mme Tout-le-Monde. Pour les Chinois, la nourriture est un dieu, et tant qu'ils ont de l'argent en poche, ils saisissent toutes les occasions de manger un morceau. Les prix vont de l'astronomique au dérisoire, et que vous soyez empereur ou mendiant, vous trouverez toujours quelque chose à grignoter. Et si ça ne suffit pas, la plupart des centres commerciaux comprennent également un supermarché.

De gigantesques ascenseurs relient les différents niveaux, comme autant d'artères transportant les cellules ivres d'argent qui constituent l'élément vital de ces lieux démesurés.

J'observais la précipitation fébrile des passants devant moi. Ils venaient de tous les horizons et, au sein de cette foule nombreuse, jouissaient d'une égalité absente de leur vie de tous les jours. Leur passion pour le shopping était exacerbée par la rhétorique publicitaire et par la vision déformée de la mondialisation présentée dans les médias. Cela pouvait se manifester par un acte aussi simple que l'achat d'ustensiles de cuisine ou de produits pour le bain japonais, ou, de façon plus significative, par l'acquisition de terres et de biens immobiliers dans les plus grandes villes du monde occidental – phénomène qui a fini par donner lieu à une crise d'identité croissante parmi les Chinois vivant à l'étranger.

J'ignorais combien de temps s'était écoulé lorsque, soudain, une vieille dame en veste de velours brun clair attira mon attention. Avec

son port de reine et ses courts cheveux argentés, elle ressemblait à une déesse au milieu de tout ce bruit et ce désordre. Je vis alors avec surprise notre amie commune sortir de l'ascenseur juste derrière elle. Ainsi, il s'agissait bien de l'invitée d'honneur que j'attendais ! Mon cœur se mit à battre la chamade.

Notre amie commença par me présenter à la « déesse », puis elle se tourna vers moi et me dit :

— Xinran, voici Mme Han Anhong – Rouge.

Je ne pouvais détacher mes yeux de cette femme. Se pouvait-il qu'elle ait réellement plus de quatre-vingt-dix ans ? Comme pour répondre à ma question, mon regard tomba sur ses mains marquées de taches brunes et agitées de tremblements.

Une fois installées, nous commandâmes, conformément à sa suggestion, une théière de thé *pu'er* avec trois tasses.

— Xinran, me dit-elle, vous étiez en train de boire du *biluochun*, n'est-ce pas ? Pour ceux qui, comme vous, travaillent toute la journée devant un ordinateur, ce thé est très bon pour la santé. Mais nous autres, Chinois, choisissons notre thé en fonction des saisons : du thé aux fleurs au printemps, du thé vert en été, du thé oolong en automne, et du thé noir en hiver. Je ne crois pas que les étrangers prêtent autant d'attention à ce genre de détails, je me trompe ? Cependant, comme je vieillis et que mon estomac ne

fonctionne plus très bien, je bois du thé noir, qui facilite la digestion et aiguise l'appétit. J'espère que cela ne vous dérange pas ?

— Pas le moins du monde ! Vous êtes trop aimable. Il est vrai que les Chinois sont très exigeants quand il s'agit de se maintenir en bonne santé. Toutefois, la plupart de nos connaissances en matière de bien-être ne nous viennent pas des livres, mais de nos aînés. A l'âge de cinquante ans, j'ai enfin commencé à apprécier à sa juste valeur le dicton : « Celui qui n'écoute pas ses aînés risque des ennuis en quantité. » C'est quelque chose que j'ai appris à mes dépens. Quand j'étais jeune, j'étais trop arrogante pour tenir compte des conseils de mes aînés. Ce n'est que lorsque je suis tombée malade et que j'ai commencé à avoir mal partout que j'ai finalement appris à faire cas de leurs recommandations. Il est dommage que l'humanité n'ait toujours pas trouvé un moyen d'inciter les jeunes générations à écouter les personnes âgées !

Au cours de la conversation qui suivit, j'eus l'impression que c'était plutôt elle qui m'interrogeait. Elle m'interrogea sur mon travail, mes opinions sur la société chinoise et les livres que j'avais écrits. Lorsque je me mis à lui parler de la femme général dont j'ai raconté l'histoire dans *Mémoire de Chine*, les yeux de la vieille dame s'éclairèrent, comme sous l'effet d'une surprise agréable.

— Ainsi, vous connaissez Phoebe ?!

— Oui ! répondis-je. Le général Phoebe est une vieille amie de ma famille. Elle m'a vue grandir et, à bien des égards, m'a tenu lieu de mentor. Lorsque j'ai entrepris de consigner ces récits dans les années 1990, le général Phoebe m'a été une grande source d'encouragements. Nous nous parlions régulièrement au téléphone, et elle m'exhortait à poursuivre mon objectif sans faillir. Elle disait que trop de documents historiques avaient déjà été détruits, à cause de la guerre, de la peur engendrée par les hommes eux-mêmes et de l'ignorance. Si on ne se décide pas à coucher par écrit ces histoires individuelles et ces témoignages verbaux, une faille s'ouvrira entre l'avenir de la Chine et son passé. Nos enfants réitéreront inéluctablement les erreurs du passé, et nos futurs descendants succomberont à la tourmente et au chaos que nous avons nous-mêmes dû affronter. Ce...

— Oui ! Absolument !

Les yeux de la vieille dame se remplissaient de larmes. Elle avait l'air sincèrement émue.

— C'est tout à fait ça ! J'en discutais souvent avec mon mari, c'est exactement comme vous le dites ! Je connais votre général Phoebe depuis longtemps. Beaucoup de gens de notre génération tâchent d'éluder les souvenirs de ce qu'ils ont vécu, certains vont jusqu'à tenter de les oublier complètement, en s'inventant un passé tout neuf. Mais ces gens-là n'ont aucun sens du devoir historique – ils ne possèdent pas le courage d'affronter

leur propre histoire. Ils n'ont même pas celui de répondre aux questions de leurs enfants.

Sa voix se faisait de plus en plus exaltée à mesure qu'elle parlait.

Interloquée par une telle assurance, mon amie dévisageait fixement la vieille dame comme si elle avait affaire à une parfaite inconnue. Elle parvenait à peine à contenir sa stupéfaction. Ce soir-là, elle m'appela pour me dire :

— La plupart du temps, cette femme est pratiquement muette. Elle communique par gestes et mimiques faciales. Ses réponses font rarement plus d'une syllabe. Mais aujourd'hui, ce n'était plus du tout la même personne.

En réalité, ce jour-là, la vieille dame n'avait presque rien dit, et pas une seule fois elle n'avait parlé d'elle-même.

*

Deux jours plus tard, elle me donna rendez-vous dans un parc proche de sa maison de retraite. Or il se trouvait que le général Phoebe et moi-même avions l'habitude de nous y retrouver de temps à autre pour nous promener et échanger des nouvelles. Je me souviens avec émotion de nos bavardages à propos des changements saisonniers que nous remarquions dans les arbres, moyen pour nous de passer en douceur à des propos plus sérieux.

Et, effectivement, alors que nous marchions d'un pas tranquille dans une allée sinueuse, la

vieille dame commença à s'ouvrir et à répondre à certaines de mes questions. Bien que celles-ci ne fussent que de simples interrogations concernant quelques menus détails sur l'histoire de sa famille, je sentais que je gagnais peu à peu sa confiance, tandis qu'elle démêlait un à un les souvenirs de son passé. Mais lorsque je tentai, avec d'infinies précautions, d'orienter la conversation vers des sujets plus sensibles, elle m'interrompit :

— Nous en reparlerons la prochaine fois. J'ai besoin d'un peu plus de temps pour clarifier mes pensées. Mon expérience n'a pas été exactement ce que la plupart des gens qualifieraient de « normale ». Venez me voir la semaine prochaine, je vous raconterai mon histoire. D'accord ?

Cette semaine-là me parut durer une année. Dans mon carnet d'interviews, je dressai une liste des événements que la génération de cette vieille dame de quatre-vingt-dix ans avait vécus : les luttes incessantes des Seigneurs de la guerre, la guerre sino-japonaise, la guerre civile, la guerre de Corée (ou, comme les Chinois l'appellent, la guerre de résistance à l'agression américaine et d'aide à la Corée), les campagnes des Trois Anti et des Cinq Anti, la Révolution culturelle. A aucun moment, semblait-il, elle n'avait connu la paix.

Mais lorsque la semaine tant attendue arriva enfin et que j'appelai la vieille dame, je n'obtins pas la réponse que j'avais espérée.

— Patientez encore un peu, vous voulez bien ?